

La période de la découverte de l'Amérique et ses conséquences dans l'histoire mondiale

Janusz Tazbir

LA CONNAISSANCE DE L'AMÉRIQUE CHEZ LES HABITANTS DE LA RÉPUBLIQUE NOBILIAIRE AUX XVI^e - XVII^e SIÈCLES

Nous savons déjà beaucoup sur l'influence exercée par la découverte de l'Amérique sur les transformations économiques dans l'Europe moderne. Un peu moins en ce qui concerne l'image que se faisaient de ce qu'on appelait les Indes Occidentales, et de ses habitants originels, les Européens de ce temps. A ce problème ont été consacrés dans les vingt dernières années, entre autres, les études approfondies de B. Keen (*The Aztec Image in Western Thought*, New Brunswick — New Jersey, 1971), S. Laducci (*I filosofi e i selvaggi*, Bari 1972) et A. Gerbi (*La natura delle Indie Nove*, Milano - Napoli 1976), ainsi que l'ouvrage collectif en deux volumes sous la direction de F. Chiapelli : *First Images of America. The Impact of the New World on the Old* (Berkeley - Los Angeles 1976).

Les ouvrages cités bornent leurs considérations à l'Europe occidentale¹. C'est une tradition invariable de toutes synthèses conçues dans cette région, sous-tendue dans le cas qui nous intéresse par la conviction que les habitants des pays situés loin

¹ La seule exception est l'article de P. W. Knoll, *Echoes of the New World in the International Rivalries of East Central Europe*, publié dans le recueil déjà cité : *First Images of America*.

des voies des grandes découvertes n'y avaient pas pris part et ne manifestaient aucun intérêt pour les terres et les hommes connus du fait de la conquête de l'Amérique. Cependant l'historiographie polonaise, tchèque, hongroise, roumaine² ou soviétique ne s'était pas occupée de longtemps de ce problème, publiant tout au plus de menues contributions dans la langue nationale des auteurs. Un tournant en la matière a été marqué par l'article de E. Igloi : *Die ersten polnischen, ungarischen und russischen Berichte über die Entdeckung Americas* (« Slavica », vol. IV, 1964). D'autres publications de ce genre ont commencé à paraître dans les périodiques sortant depuis 1967 en espagnol et en portugais à Prague (« Ibero-Americana Pragensia ») et, à partir de 1972, à Varsovie (« Estudios Latino-Americanos »). Sur les pays de l'Europe centre-orientale portent aussi les études : O. Kaspar, *Repercussion de los primeros contactos entre Nuevo Mundo y Europa central* (« Archiv Orientalni. Quarterly Journal of African, Asian and Latin American Studies », 1979, n° 3/47), F. Švejkovsky, *Three Centuries of America in Czech Literature, 1508 - 1818* (dans : *East Central European Perception of Early America*, éd. B. Király et G. Barany, Lisse 1971) et J. Tazbir, *La découverte de l'Amérique dans la conscience polonaise aux XVI^e - XVII^e siècles* (« Rinascimento », anno XXIV, décembre 1974)³.

Dans le titre de l'article il est question des habitants de la République nobiliaire, formée définitivement à partir de l'union de Lublin (1569) qui a associé la Pologne et le Grand-Duché de Lituanie en un organisme étatique durable. Rappelons qu'elle était habitée non seulement par des Polonais et des Lituaniens, mais aussi par des Ruthènes (les futurs Ukrainiens) et des Allemands installés surtout sur le territoire de ce qu'on appelait la

¹ Surtout aux contacts entre la Transylvanie et l'Amérique a été consacré le livre : P. Cernovodeanu et I. Stanciu, *Imagines Lumii Noi în târile Romane și primele lor relații cu Statele Unite ale Americi pîna în 1859*, București 1977.

² C'est un raccourci d'une étude plus ample du même auteur : *Szlachta a konkwistadorzy. Opinia staropolska wobec podboju Ameryki przez Hiszpanię* [La noblesse et les conquistadors. L'opinion de l'ancienne Pologne face à la conquête de l'Amérique par les Espagnols], Warszawa 1969. Cf. aussi R. Wróblewski, *Znajomość Ameryki w Polsce okresu Odrodzenia* [La connaissance de l'Amérique en Pologne à l'époque de la Renaissance], Warszawa 1977.

Prusse Royale. L'accès direct de cette région à la mer ainsi que la signification de Gdańsk en tant que le plus grand port de la République, ont fait que l'intérêt le plus vivant pour l'Amérique s'est manifesté le plus tôt justement en Prusse Royale. Là en effet était parue dès 1497 la traduction allemande de l'*Epistola de insulis nuper inventiis* de Christophe Colomb de 1493. Au Gymnase académique de Gdańsk avait justement été prononcé pour la première fois le nom de Las Casas (dans le cours de B. Keckermann en 1606). A un habitant de cette ville (Jeremäs Y. Falck) nous devons l'allégorie, unique dans l'iconographie polonaise, de l'Amérique, et à l'imprimeur et botaniste du lieu Jacob Breyn, un livre (1678) donnant une description détaillée des plantes de ce continent⁴. Nous poussons cependant loin dans l'avenir alors que l'intérêt pour le Nouveau Monde s'était le plus tôt manifesté non dans le milieu académique de Gdańsk mais dans celui de Cracovie. En témoignent les ouvrages des professeurs de cette université. En 1501 déjà, dans un des manuscrits astronomiques de Jan de Głogów, nous trouvons la première mention polonaise sur l'Amérique. Quelques années plus tard (1512), un autre professeur de Cracovie, Jan de Stobnica, donnait l'information (dans l'introduction à la cosmographie de Ptolémée) que Amerigo Vespucci avait découvert « une nouvelle terre » appelée de son nom Amérique et que l'on désigne assez généralement du terme *novus mundus*⁵. La même opinion allait être proclamée par d'autres, et parmi eux Nicolas Copernic dans *De revolutionibus orbium coelestium* (1543). A partir de la seconde moitié du XVI^e siècle est de plus en plus souvent prononcé le nom de Colomb comme découvreur proprement dit de la nouvelle partie du monde. En 1620, le professeur de l'Académie de Cracovie Jan Brożek ira jusqu'à se plaindre de l'injustice du sort qui a fait que l'Amérique ne s'appelle pas Colombina.

En plus des bribes d'informations contenues dans les ouvrages des écrivains ci-dessus mentionnés, on puisait de plus amples

⁴ Cf. J. Tazbir, *Zainteresowanie Nowym Światem w miastach Prus Królewskich w XVI-XVIII w.* [L'intérêt porté au Nouveau Monde dans les villes de la Prusse Royale aux XVI^e-XVIII^e s.], « Zapiski Historyczne », vol. XXV, 1970, n^o 3/4, pp. 33 et 36-37.

⁵ R. Wróblewski, *op. cit.*, p. 22.

informations sur l'Amérique dans les ouvrages des géographes étrangers, dont les plus populaires en Pologne étaient Simon Grynaeus, Sébastien Münster et Pierre Martyr, et un peu plus tard Joseph Acosta, Jean de Lery et Hernandez Oviedo. Non sans importance étaient aussi les relations publiées sur le vif des nouvelles découvertes et la correspondance de nos diplomates, touristes et marchands voyageant dans la Péninsule Ibérique, en Italie ou aux Pays-Bas. On doit mentionner séparément Jan Dantyszek, ambassadeur de Sigismond I^{er} Jagellon à la cour espagnole de Charles Quint. Le diplomate polonais avait envoyé entre autres au pays trois « commentaires », malheureusement perdus, sur les découvertes et les conquêtes d'outre-mer, faites par les Espagnols et les Portugais. De sa correspondance avec Cortez (avec qui Dantyszek s'était lié d'amitié en Espagne) ne s'est conservée qu'une lettre, écrite par le grand conquistador du Mexique (4 VIII 1531). Leurs proches contacts devaient être bien connus en Pologne, puisque Krzysztof Szydlowiecki avait demandé dès 1529 à Dantyszek de lui envoyer en cadeau ne serait-ce qu'un Indien de l'île (*sic!*) récemment découverte par Cortez⁶.

Comme il semble, ni l'Indien demandé par le magnat polonais, ni aucun autre habitant originaire de l'Amérique n'était jamais apparu sur le territoire de la République nobiliaire. Seuls ceux de ses citoyens qui, pour telles ou autres raisons, étaient parvenus aux XVI^e - XVII^e siècles sur l'autre hémisphère, avaient pu voir des Indiens. Au total cependant ils étaient peu nombreux. Faisant abstraction des légendes non confirmées par les sources⁷, on peut citer le Juif de Poznań Gaspar Da Gama (autrement : Gaspar da India). En 1500, il avait pris part à l'expédition de Pedro Alvarez Cabral qui avait découvert par hasard le Brésil. De même dans les registres des équipages des navires espagnols et portugais se rendant en Amérique du Sud, nous trouvons quelques noms à consonance polono-slave (tels Przebicius, Stanislaus, Ochendorco). Vers la fin du XVI^e siècle, les marchands de Gdańsk

⁶ J. Tazbir, *La découverte de l'Amérique dans la conscience polonaise aux XVI^e - XVIII^e s.*, « Rinascimento », anno XXIV : décembre 1974, pp. 183 - 184.

⁷ C'était, entre autres, Jan de Kolno, qui n'avait pas existé en réalité, le prétendu découvreur de l'Amérique avant Colomb, cf. J. Pertek, *Poles on the High Seas*, Wrocław 1978, pp. 23 - 25.

étaient deux fois parvenus jusqu'en Amérique. Au siècle suivant, nous trouvons des Polonais en Virginie et à la Nouvelle Hollande (appartenant en ce temps aux Pays-Bas) : c'étaient généralement des émigrants confessionnels. Cette émigration n'a toutefois pas produit de sources ; ses membres n'ont pas écrit de nombreuses lettres, et celles qui parvenaient jusqu'à leur patrie n'étaient connues que des plus proches.

Dans cette situation, les habitants de la République nobiliaire, s'ils ne connaissaient pas les langues étrangères, devaient se servir surtout des compilations bâclées à la hâte ou des traductions pas très nombreuses. Une de ces compilations classiques était *Kronika wszystkiego świata* (*Chronique du monde entier*) de Marcin Bielski (1551) qui y a donné une première présentation aussi ample en langue polonaise des résultats des grandes découvertes, élargissant d'ailleurs ses informations dans chaque édition successive (1554, 1564). La principale source des connaissances de Bielski sur les autres parties du monde était *Novus orbis* (1532) de Grynaeus et *Cosmographia* (1544) de Münster. Au commencement du XVII^e siècle, la *Chronique du monde entier* devait céder le pas à la traduction polonaise de la synthèse du savoir en géographie et histoire de ce temps qu'étaient les *Relazioni universali* de Giovanni Boter⁸. Ce livre, portant dans la traduction polonaise (Cracovie 1609) le titre *Relatae powszechnie* (*Relations universelles*), avait suscité un tel intérêt qu'il devait sous peu (1613) avoir une deuxième édition. En 1659 devait en sortir une troisième édition sous un titre formulé dans le style baroque : *Theatrum świata wszystkiego* (*Théâtre du monde entier*). Jusqu'au milieu du siècle suivant, le géographe italien devait rester pour le lecteur polonais la principale source d'information sur le Nouveau Monde auquel était consacrée la V^e partie des *Relazioni...*, de près de 100 pages d'imprimerie.

Ce n'est pas au compte des chroniqueurs cependant ou des géographes qu'il faut inscrire la diffusion des connaissances générales sur le Nouveau Monde, mais à l'Eglise qui le faisait

⁸ Cf. R. Romeo, *Le scoperte americane nella coscienza italiana del Cinquecento*, Milano - Napoli 1954, pp. 93 et suiv.

pour une grande part « en marge de la lecture des livres saints »⁹. C'est aussi par l'intermédiaire de l'Eglise que l'on acquérait en Pologne des informations, les plus courantes et peu précises, mais les seules accessibles à ceux qui ignoraient les langues étrangères et ne voyageaient pas à l'étranger. Le Nouveau Monde était mentionné dans les aperçus généraux sur l'histoire de cette région¹⁰, on en parlait du haut de la chaire ou écrivait sur lui dans les relations des missions parmi ses habitants. S'en vantaient le plus volontiers les dominicains et les franciscains ; plus souvent encore le faisaient, à l'irritation des autres ordres, les jésuites, bien qu'ils soient apparus en Amérique beaucoup plus tard que les fils des saints Dominique et François. La mise en doute également par les dissidents polonais de la valeur et de l'opportunité de la conversion massive des Indiens, a déclenché une vive polémique confessionnelle, ce qui servait aussi à la popularisation des connaissances sur le second hémisphère¹¹.

La géographie intervenait dans la propagande catholique en quelque sorte comme une science auxiliaire de la théologie ; l'atlas du monde devenait une carte des succès missionnaires de l'Eglise, et l'Amérique y occupait une place importante. Les relations du type du livre de Jakub Torres *O rozszerzaniu wiary świętej chrześcijańskiej [...] w Królestwie Peru (De l'extension de la foi chrétienne [...] au Royaume du Pérou (Cracovie 1603)*, jouissaient d'un grand succès. Dans le manuel d'Antoni Possevin (*Bibliotheca selecta*, 1593), écrit spécialement à l'usage des écoles jésuites, se trouvaient entre autres des informations sur les mœurs des « peuples orientaux » (y compris les Indiens) et un relevé des ouvrages les plus importants traitant des expéditions en mer. Dans ces mêmes collèges étaient jouées des pièces parlant entre autres de la conversion des Indiens et de la mort martyre des missionnaires oeuvrant en Amérique. Nous trouvons également des mentions sur elle dans les vies des saints polonais dont le

⁹ F. de Dainville, *La géographie des humanistes*, Paris 1940, pp. 55 et suiv.

¹⁰ Cf. à titre d'exemple A. Bzowski, « *Annales ecclesiastici* », vol. XIX, *Coloniae Agrippinae* 1630, pp. 729-730, et vol. XX, *Coloniae Agrippinae* 1640, pp. 249 et suiv.

¹¹ Cf. J. Tazbir, *Die Auseinandersetzungen um die Mission zwischen den polnischen Protestanten und Katholiken im 16/17 Jahrhundert*, « *Neue Zeitschrift für Missionswissenschaft* », vol. XXX, 1977, n° 2, pp. 137 et suiv.

culte (tels Jacek Odrowąż, plus tard st. Stanislas Kostka) était parvenu jusqu'à l'hémisphère occidental. Les adversaires de l'Ordre plaisantaient que l'on disait à ses pupilles : « Tu seras un jour Apôtre dans le Nouveau Monde et on te peindra avec des rayons sortant de la tête »¹². De fait cependant, les jésuites polonais n'apparaissent pas encore au XVII^e siècle en Amérique, agissant en revanche très activement en Chine et au Japon.

Nous trouvons des mentions sporadiques, parfois toutes menues, sur l'Amérique, dans presque tous les genres de la prose de l'ancienne Pologne. A notre étonnement, également dans le traité philosophique du franciscain Hannibal Rosselli, intitulé *Pymander Mercurii. Liber V de Elementia et descriptione totius Orbis* (Cracovie 1586), nous rencontrons une présentation assez ample du voyage de Colomb, de Vespucci et d'autres grands navigateurs. Les écrits d'opinion politiques du temps de l'intervention polonaise en Russie (1604 - 1618), encourageaient ceux qui y prenaient part à imiter les conquistadors espagnols agissant en Amérique. Les botanistes à leur tour relevaient dans leurs herbiers les plantes qui y avaient été identifiées, et les médecins parlaient non seulement des maladies amenées depuis l'autre hémisphère (surtout la syphilis), mais aussi des médicaments qui y avaient été découverts.

Un sujet à part c'est la présence de la problématique américaine dans les belles-lettres. Elle figure dans les oeuvres plus amples, le plus souvent adaptées de l'italien, comme dans les poèmes originaux d'auteurs polonais, en général cependant de plus faible inspiration. Ce milieu devait manifester un certain intérêt pour l'exotisme si l'on considère qu'en 1679 Schaeve (Schaevius) avait jugé utile d'éditer « à l'usage des poètes et des historiens » un manuel concis de géographie contenant entre autres des informations rudimentaires sur le Nouveau Monde, ses habitants, ses richesses naturelles et sa division géographique¹³.

Dans les belles-lettres, « le cliché américain » assumait diverses fonctions, dont trois surtout viennent en tête. Premièrement, les

¹² J. Brożek, *Gratis* (1625), Kraków 1929, p. 7.

¹³ H. Schaeve, *Skeleton geographicum in usus poeticos et historicos adornatum*, Minde 1679, pp. 3-4. Cf. aussi J. S. Formankowicz, *Geographiae compendium*, Cracoviae 1671, pp. 103 - 104.

Indes Occidentales comme les Indes « proprement dites », autrement dit les immenses étendues de l'Asie, symbolisaient des distances gigantesques, le fin fond difficilement imaginable de la Terre. Deuxièmement, l'Amérique latine surtout apparaissait aux Polonais comme un continent aux richesses inépuisables. Le troisième motif presque toujours présent dans les mentions poétiques sur l'Amérique et l'Afrique (mais non sur l'Asie!), c'est la barbarie inouïe caractéristique, comme on le pensait, des habitants de ces deux continents.

Toutes ces représentations s'accompagnaient d'un décor non seulement exotique mais féérique, qui devait captiver l'attention du lecteur, le même qui avait noté sur les marges du récit de Marcin Bielski sur l'Amérique les remarques conservées jusqu'à ce jour « quelles merveilles » ou « cruel animal »¹⁴. Rappelons que dans les descriptions des voyages de Colomb on mettait en avant surtout les curiosités de la nature auxquelles lui-même et ses compagnons auraient eu affaire en route (un d'entre eux avait été avalé par un immense serpent, etc.). Les autres continents étaient traités comme des mondes distincts, régis par des lois propres. Ils ne pouvaient être peuplés que de dragons et autres monstres, mais les hommes aussi y avaient une constitution physique différente, « ressemblant davantage — comme l'écrivait en 1652 Krzysztof Piekarski — aux chats marins qu'au genre humain »¹⁵.

La facilité avec laquelle on acceptait ce genre de récits venait sans doute de ce que longtemps on n'avait eu que des connaissances infimes sur la flore et la faune, mais aussi sur le relief et le réseau hydrographique de l'Amérique, sans parler de ses habitants. Pendant au moins les cent premières années après la découverte de la quatrième partie du monde, on la considérait en Pologne tout d'abord comme une presqu'île de l'Asie, ensuite comme une île ou un archipel. Quelque part à la charnière des XVI^e et XVII^e siècles seulement commencera à prendre racine l'idée que le Brésil, le Mexique ou le Pérou ne sont qu'une partie d'un grand continent et toute l'Amérique constitue un continent distinct.¹⁶

¹⁴ I. Chrzanowski, *Marcin Bielski*, Warszawa 1926, p. 240.

¹⁵ J. Tazbir, *La découverte de l'Amérique...*, pp. 192 - 193.

¹⁶ R. Wróblewski, *op. cit.*,⁴ pp. 92 - 94.

La nomenclature géographique se caractérise cependant toujours par un grand arbitraire et l'absence de conséquence, dus entre autres aux mauvaises cartes. La notion de l'Amérique, pour la première fois utilisée en Pologne par Jan de Stobnica (en 1512), alterne avec le terme Nouveau Monde¹⁷ et avec les Indes que l'on ne commencera à distinguer que dans la seconde moitié du XVI^e siècle : « Les Indes au couchant du soleil » (Indes Occidentales). Le jésuite Stanisław Grodzicki écrivait alors sur « les deux Indes, le Brésil, le Japon, la Chine », son confrère Piotr Skarga, voulant présenter d'une manière imagée les succès du catholicisme dans les quatre parties du monde, constatait qu'ils avaient lieu « au lever du soleil en Inde, à l'ouest en Amérique, au nord au Japon, au sud au Brésil »¹⁸. Et s'adressant aux élèves des collèges jésuites, il écrivait que qui veut savoir ce qui se passe « au Pérou, en Amérique, au Brésil, au Mexique [...] qu'il lise et interroge »¹⁹. En 1641 encore, le dominicain Paweł Ruszel avouait que le monde ne sait pas qu'« il y a deux Indes »²⁰.

Les contacts plus proches entretenus avec l'Amérique par des pays tels que l'Angleterre, la France et surtout l'Espagne, font que la terminologie géographique relative à ce continent s'y fixe plus tôt qu'en Pologne. Par ailleurs, grâce au plus proche voisinage de la République nobiliaire avec l'Asie, le qualificatif « européen » apparaîtra dans les titres des livres polonais dès la première moitié du XVI^e siècle et y sera relativement fréquent. Le premier à l'employer sera Maciej Miechowita (1517), alors qu'en Europe occidentale il n'apparaîtra sous la plume des écrivains que dans la seconde moitié de ce siècle (Italie — 1559, France — 1563, Angleterre — 1593)²¹.

Avec un retard considérable par rapport à l'Occident, on

¹⁷ Cette notion était employée alternativement avec le terme médiéval antipodes qui désignait les continents nouvellement découverts comme les hommes qui les peuplaient, cf. J. Tazbir, *Szlachta a konkwistadorzy...*, p. 11.

¹⁸ *Ibidem*, p. 13.

¹⁹ R. Wróblewski, *op. cit.*, p. 44.

²⁰ P. Ruszel, *Tryumf na dzień chwalebny Jacka św. [Triomphe pour le jour glorieux de st. Jacques]*, Wilno 1641, p. 65.

²¹ D. Hay, *Europe. The Emergency of an Idea*, Edinburgh 1957, pp. 106 - 107.

adoptait en Pologne les noms des différentes régions successivement identifiées de l'Amérique. Les premières sont évidemment venues les informations sur les îles découvertes par Colomb. Au commencement, le Mexique était considéré comme l'une d'elles, assez tôt cependant on apprit la situation continentale de la Nouvelle Espagne (ce nom cependant ne fut pas adopté par la terminologie géographique polonaise). Sont ensuite parvenues les informations sur le Pérou, plus tard sur le Chili. Dans la seconde moitié du XVI^e siècle on avait commencé à écrire sur le Brésil que l'on considérait aussi pendant un certain temps comme une île.

A mesure que parvenaient les informations, on voyait aussi apparaître en Pologne certains spécimens de la flore et de la faune américaines. Les noms qu'on leur donnait disent que l'on se souvenait de l'origine exotique du tabac brésilien, du soleil indien ou de la couronne péruvienne (le tournesol), du millet ou du blé indien (le maïs) ou des poules indiennes (le dindon). Peu nombreux en revanche étaient ceux qui connaissaient l'origine américaine de la pomme de terre servie au XVII^e siècle uniquement sur la table des seigneurs en tant que plat insolite. Par contre, en raison de leur exotisme justement, les objets apportés des Indes Occidentales enrichissaient « les cabinets de curiosités » de Sigismond III Vasa ou la résidence des princes Radziwiłł à Birze en Lituanie.

Tout cela cependant était éclipsé par les récits sur les immenses trésors devenus en leur temps la proie des conquistadors et dont un grand nombre encore attendent d'être découverts. De tels jugements devaient être assez répandus si Władysław Wituski, qui avait séjourné au Brésil en 1634, se moquait de ses compatriotes de ce qu'ils croyaient que, dans le Nouveau Monde, l'or et l'argent se laissaient déterrer à la pelle²². Les voyageurs polonais séjournant à Séville observaient avec une admiration non feinte le débarquement de « la flotte d'argent ».

Marcin Bielski déjà avait écrit que puisque les Indiens n'ont aucune idée de la valeur réelle de ces trésors, il est juste qu'ils

²² W. Czapliński, *Dawne czasy. Opowiadania i szkice historyczne z XVII w.* [Les temps anciens. Récits et esquisses historiques du XVII^e s.], Wrocław 1957, p. 210.

deviennent la propriété des Espagnols. On désignait du nom d'Indiens tout d'abord la population de l'Amérique comme celle de l'Asie. Au XVII^e siècle cependant, les indigènes des Indes Occidentales commencèrent à être appelés Américains. Ce terme s'est maintenu en Pologne jusqu'au milieu du XIX^e siècle, les blancs, même ceux nés dans les colonies, étant désignés suivant leur nationalité Espagnols, Portugais, Anglais, etc. L'on savait que pour le travail au Pérou ou au Brésil était acheminée la population noire d'Afrique. On ne s'y intéressait cependant pas outre mesure, sans doute parce que les prisonniers de guerre polonais, les voyageurs ou les diplomates séjournant dans l'empire ottoman avaient assez souvent eu l'occasion de voir des hommes à peau noire.

Dans la République nobiliaire avaient trouvé un reflet les idées sur les Indiens formées en Europe occidentale aux XVI^e - XVII^e siècles. En simplifiant quelque peu, on pourrait y distinguer trois attitudes. Les partisans de la première considéraient les habitants primitifs de l'Amérique comme des êtres heureux, présentant une valeur plus grande que les Européens, bien que se passant de l'organisation étatique, de la connaissance des principes du christianisme et de la science. Ce jugement servait d'une manière assez univoque à créer le mythe du « bon sauvage ». Bien que Michel Montaigne déjà (et après lui d'autres écrivains et philosophes) ait placé dans ce rôle les Indiens, on n'avait commencé à le faire en Pologne qu'au siècle des Lumières. Parmi les exceptions se plaçait Łukasz Górnicki qui, au XVI^e siècle déjà, faisait l'éloge du respect de la propriété d'autrui « dans l'Inde au couchant du soleil, avant que les Espagnols ne l'aient conquise ». Dans la seconde moitié du siècle suivant, le greffier de la ville de Toruń Jan Sachs devait défendre les Indiens contre l'accusation de sauvagerie. Autrefois en effet ils égalaient les Romains eux-mêmes et les autres nations civilisées, ce dont on peut se convaincre à la lecture de l'ouvrage de Joseph Acosta *Historia naturalis et moralis Indiae Occidentalis*, décrivant l'ancien Etat mexicain ou la société des Incas²³.

²³ [J. Sachs] F. Marinius Polonus, *De scopo Reipublicae Polonicae, Vratislaviae 1665*, pp. 318 - 320 et 387.

C'étaient cependant des opinions isolées et peu connues de l'ensemble de la population. Tout autrement les Indiens étaient présentés dans la si populaire *Chronique...* de Bielski où l'on trouvait aussi des gravures les représentant. Sur les unes, ils se livraient à leurs occupations pacifiques quotidiennes, sur d'autres par contre ils étaient représentés comme des cannibales occupés à dépecer des dépouilles humaines. Il en allait de même avec la figure symbolisant l'Amérique. Bien que ce fût une femme répondant aux canons de la beauté féminine, elle était nue jusqu'à la ceinture, avec un panache de plumes sur la tête, un arc à la main et un carquois sur le dos. Aux pieds de « l'Amérique » on faisait parfois figurer un crâne humain, allusion évidente au cannibalisme. En parlaient aussi les auteurs polonais qui écrivaient que certaines tribus indiennes pratiquaient « l'auto-consommation ». Dans toutes sortes de mascarades, si souvent organisées à l'époque du baroque, les deux continents — Amérique et Afrique — étaient symbolisés par un « homme sauvage », à peau rouge ou noire.

Toutes ces représentations étaient un reflet du deuxième stéréotype, après le « bon sauvage », de l'Indien. C'était, à ce qu'on affirmait, une créature si barbare et répugnante que, pratiquement, il différait peu des animaux. Les cannibales à peau rouge étaient montrés dans le rôle de sauvages insubordonnés, s'efforçant d'empêcher aux conquistadors la conquête du pays et aux missionnaires sa christianisation. Dans le meilleur des cas, c'était un des éléments du paysage américain, une partie de la nature qui en relevait l'exotisme. Nous en trouvons des traces déjà dans la correspondance de Dantyszek, envoyée dans la première moitié du XVI^e siècle. Keckermann encore, qui soulignait fortement le cannibalisme répandu parmi les Indiens, exprimait la conviction qu'ils étaient par la nature des choses nés pour l'esclavage. Chez les dissidents polonais cependant, les habitants primitifs de l'Amérique tombaient assez rarement sous une condamnation univoque, si caractéristique des milieux protestants auxquels appartenait Keckermann lui-même.

Les influences de la Contre-Réforme avaient fait qu'en République nobiliaire se manifestaient le plus souvent des opinions intermédiaires, oscillant entre le mythe du « bon sauvage » et

l'image de l'anthropophage qu'il convenait uniquement de tuer, jamais de civiliser. Cette attitude modérée était surtout le fait des missionnaires qui, par la nature des choses, consacraient beaucoup d'attention aux cultes païens de l'Amérique précolombienne. D'une part, les franciscains comme les dominicains, et plus tard les jésuites, découvraient avec un certain étonnement dans la religion des Incas certaines ressemblances avec le christianisme (la connaissance du signe de la croix, le monothéisme, l'existence de couvents). D'autre part, ils écrivaient avec indignation dans leurs relations sur les sacrifices sanglants d'hommes faits tous les ans au Mexique et sur le culte de Satan qui aurait fleuri dans certaines tribus. Sans fermer les yeux sur tous ces phénomènes, auxquels on ajoutait encore la cruauté et la propension aux excès sexuels, on exprimait l'espoir que le bien l'emporterait sur le mal dans le caractère des Indiens. La garantie devait s'en trouver, du moins relativement à certaines tribus, dans leur bon caractère.

Ainsi, dans la traduction polonaise du livre déjà cité de Torres, nous lisons que les Indiens péruviens ne connaissent pas l'orgueil, l'envie ou la gourmandise. Qu'ils sont courageux et laborieux « et supportent patiemment toutes les injustices et les persécutions, quoiqu'ils soient innocents ». De même Mikołaj Janseniusz répétait avec approbation (dans sa vie de st. Dominique) le jugement de l'évêque Julien Garces que les Indiens apparaissent être plus enclins à recevoir le christianisme que les confesseurs du judaïsme ou de l'islam. Ils se caractérisent en effet par l'obéissance et, comme ils ont « un esprit fort éveillé », ils assimilent plus facilement les vérités de la foi²⁴.

Même Botero, qui rapporte cependant beaucoup de preuves de la sauvagerie et de la barbarie des habitants primitifs de l'Amérique, telles que l'ignorance de Dieu, la nudité, le cannibalisme, les arbres ou les cavernes tenant lieu de maisons, affirme qu'après avoir reçu le baptême ils se conduiront tout à fait différemment. Ces espoirs étaient aussi partagés par les auteurs polonais ; en 1620, le dominicain Fabian Birkowski écrivait : « Considérez au

²⁴ M. Janseniusz, *Żywot wyznawcy św. Dominika zakonu kaznodziejskiego fundatora* [Vie du confesseur st. Dominique, fondateur de l'ordre des frères prêcheurs], traduite par F. Borkowski, Kraków 1626, pp. 39 - 40 et 147 - 149.

couchant les Mexicains, les Péruviens, les Brésiliens, peuples autrefois étrangement cruels, voués au vil esclavage des démons et des idoles, maintenant étrangement tranquilles et dociles sous le joug du Christ »²⁵.

L'optimisme ainsi présenté était attaché à une manière différente de voir les Indiens. Personne par exemple n'imputait le cannibalisme aux peaux-rouges du Mexique ou du Pérou, comme personne ne niait l'existence de l'anthropophagie comme un phénomène massif chez certaines tribus. Les unes, lisons-nous chez Bielski, sont un peuple bon et hospitalier, « nu, mais pieux, calme, juste, fidèle », d'autres par contre mangent non seulement leurs ennemis mais aussi leurs pères, « logés comme du bétail, ils adorent les démons ». Le chroniqueur polonais écrit à la suite de Grynaeus que les Indiens sont généralement nus, ont le corps « barbouillé » de diverses couleurs, portent des parures dans les oreilles et le nez et ne professent aucune religion. De même le franciscain Rosselius déjà mentionné distinguait les Indiens débonnaires, amicaux pour les Européens, des anthropophages, pires que les bêtes les plus sauvages.

Pareillement Jakub Kazimierz Haur, dans le poème « Dialog całego świata » (Dialogue du monde entier), écrit vers 1702, écrivait qu'avant la venue des Blancs, les Indiens américains étaient plongés dans toutes sortes de dérèglements, avec, en tête, le cannibalisme, l'idolâtrie et l'ivrognerie. Ils étaient presque nus, parés uniquement de plumes et de peaux d'animaux, ne connaissaient ni commerce ni industrie, ni animaux domestiques ni chevaux. Ils se nourrissaient uniquement de fruits, de viande crue et de poisson. Actuellement fleurissent chez eux la vraie foi et les bonnes mœurs, le cannibalisme a été éradiqué, ils ont appris l'agriculture. Grâce aux desseins de la Providence, « tout y est bien parce que à la manière chrétienne »²⁶.

Le poème de Haur resté manuscrit était un grand hymne en l'honneur de l'influence bénéfique de l'Eglise et de la mission civilisatrice de l'homme blanc. L'optimisme qui y était exprimé

²⁵ F. Borkowski, *Kazania na niedziele i święta doroczne* [Sermons pour les dimanches et les fêtes de l'année], 1^{re} - 3^e parties, Kraków 1620. p. 812.

²⁶ J. Tazbir, *La découverte de l'Amérique...*, pp. 195 - 196.

était cependant prématuré et exagéré ; le lecteur attentif des relations des missionnaires parvenant continûment en Pologne, pouvait aisément se convaincre que leurs générations successives se plaignaient des mêmes choses. Notamment des immenses difficultés se dressant sans cesse devant les missionnaires, venant de la rétivité des Indiens, de la barbarie de leurs moeurs, de leur retour constant aux cultes païens. Ces points faibles de l'activité christianisatrice de l'Eglise étaient relevés avec satisfaction par les polémistes protestants²⁷.

En écrivant sur l'Amérique, on se concentrait surtout sur les territoires conquis par les Espagnols et les Portugais. On ne mentionnait que rarement leurs rivaux à la domination sur le nouveau continent : les Hollandais, les Français ou les Anglais. Il y allait en effet de la colonisation protestante qui n'avait rien à voir avec l'action missionnaire menée dans l'esprit catholique. Or telle était uniquement l'action menée par les Français au Canada sur lequel l'abbé Jan Kwiatkiewicz (1695) écrivait que c'était un pays peuplé de sauvages qui mangent les corps de leurs adversaires tués dans les combats. Il caractérisait avec plus de bienveillance « le pays des Hurons quelque peu policés déjà par les Français et pas si sauvages », malveillants cependant au christianisme²⁸. A part Boter qui avait écrit assez abondamment sur l'Amérique du Nord, on trouvait peu d'informations à son sujet chez les autres auteurs édités en Pologne. La situation allait radicalement changer après l'indépendance des Etats-Unis seulement : depuis, l'Amérique anglo-saxonne, d'esprit protestant, hostile à l'Eglise catholique et à l'Espagne, retiendra l'intérêt au détriment de l'Amérique Latine politiquement subordonnée à Madrid et confessionnellement à la papauté.

Plus tôt, quelque part dans les années trente du XVIII^e siècle, s'était produit un tournant quantitatif et qualitatif dans les connaissances générales sur l'Amérique, cela grâce à l'introduction dans les programmes d'enseignement de la géographie. Jusqu'à cette date cependant, on pourrait énumérer sur les doigts d'une

²⁷ Cf. à titre d'exemple J. Zaborowski, *Ad nodum Gordium seu disputationum de vocatione ministrorum*, s.l. 1615, pp. 26 - 27.

²⁸ J. Kwiatkiewicz, *Przydatek Rocznych dziejów kościelnych...* [Supplément aux Annales historiques de l'Eglise...], Kalisz 1706, p. 902.

main les livres en polonais consacrés exclusivement à ce continent, cela évidemment à l'exception des relations des missions. Que le lecteur de cet article ne s'étonne donc pas et ne soit pas induit en erreur par l'image d'ensemble de l'Amérique, de ses habitants, de sa faune et flore ou de ses richesses, telle qu'elle a été esquissée sur les pages précédentes. Elle est en effet composée, telle une mosaïque, de bribes rencontrées dans la polémique religieuse, dans les poèmes, dans les écrits politiques ou même dans les énonciations aux diètes ou diétines des nobles. De là venaient les déformations et inexactitudes des informations, manifestes même dans l'état de connaissance de ce temps de l'Amérique.

Parlant de la minceur de ces connaissances, il faut se souvenir qu'une situation analogue régnait dans de nombreux autres pays de l'Europe de ce temps. Il en allait de même avec la connaissance de l'histoire de l'Antiquité, bien qu'on écrivît incomparablement plus sur elle que sur les « deux Indes ». Les nombreuses mentions sur la Grèce ou la Rome antiques ne s'accompagnaient pas d'un accroissement d'un savoir de fait. Il ne répondait en effet pas à une demande sociale : ce que l'on demandait, c'était une abondance d'exemples moralisateurs puisés dans les oeuvres des écrivains anciens. C'est sous un angle analogue que l'on considérait le sort des grands découvreurs et des conquistadors.

Les premiers triomphes de Colomb, interrompus à un certain moment (1500) par son arrestation et son acheminement dans les chaînes jusqu'au tribunal en Espagne, offraient une occasion non seulement pour développer des réflexions sur l'instabilité de la fortune humaine. Dans le fait que Colomb avait été traduit dans les chaînes devant le souverain pour lequel il avait trouvé un monde égal en étendue, à ce qu'on pensait, au monde déjà connu, on décelait un exemple d'horrible ingratitude. Les considérations didactiques demandaient cependant de rappeler que les ennemis du grand navigateur avaient définitivement été acculés au désastre. « Et Colombus, gardant l'amitié de Dieu / N'avait par ce fait rien perdu de l'amitié royale / Ni de la gloire dans les générations suivantes », écrivait en 1699 M. Ignacy Kuligowski²⁹.

²⁹ M. I. Kuligowski, *Demokryt śmieszny [Démocrète ridicule]*, Wilno 1699, p. 263.

Dans les motifs de l'activité du découvreur de l'Amérique on situait au premier plan son désir de propager la foi sur les autres continents. Haur est sur ce point d'accord avec Botero et celui-ci avec l'historiographie espagnole du XVI^e siècle soutenant que Dieu avait inspiré Colomb pour son expédition d'outre-mer afin de faire entrer dans l'Eglise « les peuples indiens » qui y habitaient. En même temps cependant on rappelait qu'il n'était pas un ingénu mais un excellent navigateur, connaissant parfaitement les cartes, un excellent astronome et mathématicien. Un homme qui, « comme insatisfait de la promiscuité de ce monde », avait entrepris le risque de l'expédition sur des mers jusque-là inconnues de personne. Dans la poursuite de ce but, il avait su surmonter tous les obstacles, mais son opiniâtreté et sa persévérance en avaient valu la peine. D'où la morale : la nature n'a refusé à personne la possibilité d'étendre son pouvoir « à d'autres pays lointains », comme on le voit sur l'exemple de Colomb et d'autres navigateurs, espagnols et portugais³⁰.

Pour personne en Pologne il ne faisait de doute que leurs expéditions avaient été favorables dans une mesure égale pour l'Eglise comme pour la monarchie espagnole. Même les théologiens et les polémistes catholiques l'avaient. Haur allait jusqu'à appeler Colomb celui qui « frayait le chemin [...] de la supériorité espagnole », et, avant lui, Andrzej Wargocki constatait que Ferdinand le Catholique l'avait envoyé au-delà des mers dans le désir d'étendre son empire. Et Colomb ne l'avait pas déçu, car ce courageux navigateur « a trouvé des îles innombrables, pleines de richesses et d'hommes [...] qu'il a placés sous l'obéissance de son seigneur »³¹.

Grâce à Colomb et à ses semblables s'instaure dès le XVII^e siècle en Pologne la conviction que les navigateurs contemporains étaient apparus meilleurs et plus courageux que leurs prédécesseurs de l'Antiquité ou du Moyen Age qui, comme l'écrivait le franciscain réformé Paweł Łeczycki, avaient vainement cherché pendant cinq mille ans la quatrième partie du monde. La fierté venant de ce fait grandissait peu à peu. Le poète jésuite Albert

³⁰ J. Tazbir, *Christopher Columbus in Early Polish Literature*, « Acta Poloniae Historica », vol. XXV, 1972, p. 119.

³¹ *Ibidem*, p. 117.

Ines, citant dans l'introduction à ses poèmes de nombreuses preuves de la supériorité de ses contemporains sur les représentants de l'Antiquité, mentionnait aussi la découverte des nouveaux continents et océans. L'historien et poète Wespazjan Kochowski opposait les anciens navires sur lesquels les navigateurs craignaient de se lancer dans des croisières lointaines, aux nouveaux « galions, capables de parvenir jusqu'en Amérique »³².

Les mérites de Colomb, et après lui des autres grands navigateurs, servaient également en Pologne l'eurocentrisme naissant³³. Dans la situation même de ce continent on voyait une expression délibérée de la volonté de la Providence qui désirait ainsi faciliter aux habitants de l'Europe les lointaines expéditions sur mer. On devait lire avec approbation dans la traduction polonaise de Botero le jugement que, si la mer baigne tant de provinces de l'Europe, c'est pour que celle-ci « règne sur l'Afrique et l'Asie, et sur l'Amérique, vers lesquelles elle est allée et auxquelles elle tend en quelque sorte la main »³⁴. Les habitants des autres continents ne peuvent égaler les Européens, non seulement dans le champ de l'organisation étatique, de la culture ou de l'économie, mais aussi dans l'art de la navigation que, remarquons-le, Botero considérait comme le sommet des aptitudes humaines.

La gloire de Colomb annonçait aussi en Pologne l'apparition d'un héros de nouveau type. Ce n'est pas un fait du hasard si Brożek compare ses réalisations aux mérites de Copernic, donc d'un représentant de la science. Selon le professeur cracovien, le grand astronome a droit à une gloire plus grande parce qu'il « a ébranlé la Terre » alors que Colomb a uniquement élargi les frontières du monde connu. Dans la reconnaissance de ses mérites, pas pour toute l'humanité encore mais très certainement pour toute la communauté chrétienne, se dissimulait un sentiment de

³² *Poeci polskiego baroku* [Les poètes du baroque polonais], éd. par J. Sokołowska, K. Żukowska, vol. II, Warszawa 1965, p. 241.

³³ J. Tazbir, *European Consciousness in Modern Times*, « Hemispheres », 1987, n° 3, pp. 5 et suiv.

³⁴ J. Tazbir, *Europa — pojęcie i świadomość wspólnoty w dobie Odrodzenia* [L'Europe — notion et conscience de la communauté à l'époque de la Renaissance], in : *Dziesięć wieków Europy. Studia z dziejów kontynentu*, sous la dir. de J. Żarnowski, Warszawa 1983, p. 97.

communauté d'intérêts, servis justement par les expéditions hardies de Colomb, Magellan ou Vespucci.

Quoiqu'on se rendit compte que les expéditions de Colomb avaient servi à l'extension des frontières de l'empire espagnol et à la multiplication de ses richesses, sur l'appréciation de cette figure n'a aucunement pesé « la légende noire », si propagée en Europe à partir du XVI^e siècle. L'opinion défavorable aux Espagnols avait par contre mis au pilori les conquistadors, sur qui d'ailleurs on écrivait plus volontiers et plus souvent non seulement dans la République nobiliaire, mais dans toute l'Europe, que sur les grands explorateurs. Le glaive vainqueur et l'éclat de l'or suscitaient toujours plus d'émotions que les expéditions faisant moins d'effet. Des hommes tels que Cortez, Pizarro ou Almagro fascinaient les poètes et les écrivains politiques qui se pâmaient d'admiration devant le courage des conquistadors.

En même temps cependant on parlait assez souvent des luttes qu'ils se livraient. On écrivait amplement entre autres sur la strangulation d'Almagro dans la prison de Cusco (1538) sur l'ordre de Pizarro, massacré cinq ans plus tard par les partisans de sa victime. Dans la mort tragique de Pizarro on voyait aussi un châtiment de la Providence pour le parjure vis-à-vis du roi des Incas Atahualpa. Le conquistador s'était en effet engagé à libérer le souverain du Pérou fait prisonnier par la ruse, s'il donnait une immense rançon. La quantité réclamée d'or et d'argent ayant été fournie, Pizarro ordonna d'intenter un procès à Atahualpa qui fut condamné à mort par strangulation.

Ce manquement à la parole, indigne de l'honneur du chevalier et du chrétien, rencontrait aux XVI^e - XVII^e siècles la condamnation des écrivains de différentes confessions et nationalités. Parmi les Polonais, en avait parlé entre autres le chroniqueur Paweł Piasecki (1645), immensément scandalisé de ce que Pizarro avait ordonné de mettre à mort Atahualpa « malgré la parole donnée » et d'égorger nombre de ses sujets comme du bétail, lui-même ayant ensuite trouvé la mort de la main de ses compagnons « indignés par une telle cruauté »³⁵. La déchéance morale des

³⁵ P. Piasecki, *Chronica gestorum in Europa singularium*, Cracoviae 1645, p. 19.

conquérants de l'Amérique devait servir au lecteur et au spectateur polonais (les luttes entre conquistadors étaient représentées sur les scènes du théâtre jésuite) d'avertissement contre la cupidité et l'ambition démesurée, qui mènent toujours à la chute. Et Dieu châtie le parjure, même si le serment a été fait à un païen. La condamnation par les écrivains catholiques de Pizarro ou des combats fratricides entre conquistadors, n'était cependant que l'expression de jugements individuels qui n'entraînent pas en collision avec l'approbation de la domination espagnole dans les Indes Occidentales ou avec la reconnaissance de leurs mérites dans la propagation du christianisme parmi « les Américains sauvages » (mérites mentionnés également par Piasecki).

Ces choses étaient cependant autrement vues sur les rives de la Vistule. La contrainte confessionnelle appliquée en Amérique se trouvait en criante contradiction avec la pratique et la théorie de la tolérance, si magnifiquement développée en Pologne au temps de la Renaissance, qui admettait le libre choix de la foi. Les sectes radicales de la Réforme mettaient en question la valeur des conversions accomplies avec l'ingérence active du pouvoir temporel. Les partisans catholiques de la tolérance voyaient dans les fougueux missionnaires surtout des agents politiques de la puissance laïque. Le souvenir du baptême pacifique de la Lituanie (1385) incitait à la critique de l'action missionnaire menée *per fas et nefas* parmi les Indiens. Tout cela engendrait un climat de scepticisme, surtout vis-à-vis des succès de la Compagnie de Jésus dans l'autre hémisphère, que même les publicistes catholiques attribuaient parfois uniquement à la supériorité militaire des Espagnols.

Ainsi Jan Szczęsny Herbut, dans un écrit attaquant l'union de Brześć (Brest Litovsk, 1596), affirmait qu'au concile de Trente on ait reproché au clergé espagnol d'agir sous la protection de l'armée et des canons. Il convertit les Indiens par la force et non par « le sermon, la prophétie et les miracles ». De même Brożek raillait les jésuites de propager le christianisme en Amérique sous la protection des soldats, s'en attribuant ensuite tout le mérite. « Je demande, à qui attribuer davantage [de mérite], à l'armée ou aux jésuites ? Que feront-ils sans l'armée ? »³⁶. Plus

³⁶ J. Tazbir, *La découverte de l'Amérique...*, p. 212.

violentes encore étaient les énonciations sur ce sujet des dissidents, d'autant plus que les catholiques reprochaient sans cesse aux « hérétiques » de ne pas se presser au travail missionnaire, pénible et dangereux, parmi les païens. Pour cette raison, on comparait les protestants au voleur qui pille volontiers les biens déjà amassés, surtout s'il peut le faire sans grand risque (il s'agissait évidemment des progrès de la Réforme en Europe). Ils ne se hâtent pas par contre d'entreprendre des expéditions « chez les Turcs, les Tatars, dans les Indes ». Les dissidents reculent devant les territoires déserts et faiblement peuplés du Nouveau Monde, habités, en plus, par des tribus sauvages et cruelles.

Dans leur réplique, les protestants usaient de divers arguments ; au XVI^e siècle, ils invoquaient surtout le fait que les Espagnols n'admettaient pas les partisans de la Réforme sur leurs territoires, et même s'ils y arrivent, ils sont punis de mort, comme cela était arrivé à 50 pasteurs calvinistes en Floride. Au siècle suivant, on commença à rappeler les missions protestantes oeuvrant dans les territoires d'outre-mer de la Hollande, du Danemark et de la Suède. Cette même activité hors des colonies de ces pays leur est interdite, rappelait-on souvent, par l'inquisition espagnole³⁷.

Le principal contre-argument des dissidents³⁸ était cependant le reproche que l'activité missionnaire développée à une large échelle s'accompagnait de l'extermination des habitants indigènes de l'Amérique, en quoi auraient excellé les jésuites. Comme nous le lisons dans un pamphlet anonyme de 1590 (*Equitis Poloni in Iesuitas Actio prima*), les membres de la Société de Jésus qui y avaient été envoyés « en reconnaissance », avaient tout d'abord suscité des révoltes et des troubles pour, ensuite, « faire venir » dans les Etats indiens ainsi affaibli « l'armée espagnole. Y étant parvenus, ils font une horrible boucherie et enlèvent aux hommes

³⁷ Idem, *Szlachta a konkwistadorzy...*, p. 91.

³⁸ Il est à remarquer que les dissidents polonais ne se référaient pas à l'attitude hostile adoptée pour des raisons théologiques par les chefs de la Réforme devant les missions auprès des païens, cf. G. Warneck, *Abriss einer Geschichte der protestantischen Missionen von der Reformation bis auf die Gegenwart*, Berlin 1910, pp. 6-7.

qui les avaient précédemment accueillis avec hospitalité, même la possibilité [...] de respirer librement »³⁹.

Le fait même de la chute rapide du nombre des Indiens n'était mis en doute par personne en Pologne. Les différences dans les opinions portaient uniquement sur les causes et les dimensions de ce phénomène. Les dissidents se fondaient sur le retentissant opuscule de l'évêque espagnol Bartolomé de Las Casas (*Brevisima relacion de la destruccion de las Indias*, 1552) qui soutenait qu'en l'espace des premiers quarante ans ses compatriotes avaient massacré au total de 12 à 15 millions de peaux-rouges d'Amérique. Comme je l'ai indiqué au début, Bartłomiej Keckermann invoquait l'autorité de Las Casas dans ses cours (1606). Il rappelait entre autres le reproche de l'évêque espagnol que, pendant les premières quarante années de leurs gouvernements en Amérique, les Espagnols avaient détruit et pillé un territoire d'une superficie supérieure à l'Europe et à une partie de l'Asie. Ils avaient perpétré avec cela de nombreuses cruautés à l'encontre des indigènes, pillant leurs biens et tuant des millions d'Indiens⁴⁰.

Quelques années après Keckermann, Krzysztof Kraiński avait reproduit à partir de Las Casas dans sa postille (1617) quelques fragments drastiques traitant des tortures auxquelles les Espagnols soumettaient les Indiens. De lui-même, l'auteur calviniste avait ajouté qu'ils étaient apparus en Amérique plus cruels « dans la conversion à la foi papiste que Vassili duc de Moscovie dans le massacre de ses sujets ou les païens dans la persécution des chrétiens ». Grâce à Kraiński, des citations de Las Casas sont passées dans les milieux des dissidents, comme en témoigne le traité manuscrit *Scandala expurgata* de la fin du XVII^e siècle⁴¹.

En réponse à ces griefs, la partie catholique avouait qu'au résultat des luttes menées entre les conquistadors étaient tombés deux millions d'Indiens « que chacun attirait de son côté ».

³⁹ J. Tazbir, *Szlachta a kónkwistadorzy...*, p. 74.

⁴⁰ Idem, *La découverte de l'Amérique...*, p. 206.

⁴¹ Idem, « *Kopalnia najciekawszych szczegółów...* » (*Postylla Krzysztofa Kraińskiego*) [« *Mine des plus intéressants détails...* »]. *Postille de Krzysztof Kraiński*, « *Odrodzenie i Reformacja w Polsce* », vol. XXVIII, 1984, p. 224.

On indiquait comme autres causes de la diminution de leur nombre le travail dans les mines ainsi que la peste et la variole importées en Amérique par les Européens. Une grande partie des indigènes avaient péri, affirmaient les chroniqueurs, de leur propre faute, notamment par glotonnerie, ivrognerie et enfin du fait de « l'insolente résistance » qu'ils opposaient aux blancs⁴². Haur écrit amplement sur ce sujet, affirmant avec un cynisme inconscient que les Indiens ne devaient l'imputer qu'à eux-mêmes, car, armés uniquement d'arcs et de javelots, ils menaient « des guerres acharnées » contre les Européens possédant des armes à feu. Aucun écrivain catholique ne pouvait évidemment admettre les griefs de la partie opposée comme quoi les missionnaires auraient contribué à l'extermination des Indiens, et encore moins qu'ils y auraient eux-mêmes pris part.

Vers la fin du XVI^e siècle a été transportée en Pologne la polémique antijésuite répandue dans toute l'Europe et dont l'un des foyers principaux était en ce temps la France. En 1594, l'avocat parisien Antoine Arnauld, défendant l'université contre la concurrence de la Société de Jésus, lui avait imputé entre autres le massacre massif des Indiens. Ces griefs d'Arnauld ont été repris par le polémiste et prédicateur luthérien Daniel Cramer, oeuvrant en Poméranie Occidentale. Son opuscule *Von der Hauptfrage, an haerectico sit fides servanda* (Leipzig 1602), quoique édité en Allemagne, a connu un grand retentissement en Pologne, car il entrait en polémique contre un des sermons de Piotr Skarga, le prédicateur en titre de Sigismond III Vasa.

A la suite du publiciste français, Cramer soutenait que les jésuites déracinaient le paganisme « par le fer et par le feu » des Espagnols, massacrant les Indiens au lieu de les convertir. Ce grief a été repris dans la postille de Krzysztof Krański qui écrivait que les prédicateurs évangéliques oeuvrant en Amérique « convertissaient le peuple païen à la foi chrétienne par la parole de Dieu et non par le glaive, non par le feu ou le bannissement, comme le font les jésuites espagnols dans ce Nouveau Monde »⁴³. Cramer leur reprochait d'envoyer les hommes dans les mines et

⁴² Voir note 40.

⁴³ Voir note 41.

les femmes au travail de la terre. Les couples ainsi séparés ne peuvent avoir d'enfants, ce qui contribue encore davantage à la chute du nombre d'habitants. Au Pérou, « les tyrans jésuites », de concert avec les soldats espagnols, font la chasse aux hommes comme on le ferait des animaux, les soumettent à la torture pour qu'ils livrent les trésors cachés, les jettent en proie aux requins demandant aux peaux-rouges de pêcher les perles dans la mer, etc.

En réponse à ces griefs, les jésuites polonais éditérent à Cracovie une traduction latine du livre de leur confrère français Louis Richeome écrivant sous le pseudonyme de Montanus. Dans sa réponse à Arnauld, Richeome avouait que les Espagnols agissaient à l'égard des Indiens d'une manière excessivement intransigeante. Cela se produisait cependant avant la fondation de la Compagnie de Jésus qui, comme l'avouent de nombreux historiens, n'encourt aucune responsabilité pour les cruautés des conquistadors. Relativement à l'activité des jésuites au Brésil (depuis 1549) ainsi qu'au Pérou et au Mexique ou en Floride (à partir de 1565), on n'avance aucun grief. Tout au contraire, tous font l'éloge de leur bonté et de leur miséricorde dans la conversion des indigènes⁴⁴.

Un autre jésuite, Fryderyk Bartsch, depuis 1600 confesseur de Sigismond III Vasa, prit aussi en défense la Société. Dans l'opuscule intitulé *Jesuiterspiegel* il réfutait point par point les griefs d'Arnauld-Cramer, dont celui touchant au prétendu massacre par les disciples de st. Ignace de Loyola jusqu'à 20 millions d'Indiens. Bartsch écrivait que, premièrement, sur tout le continent américain, il n'y en avait jamais eu autant, secondement, la boucherie de tant d'hommes aurait dû durer un temps inouï. Pendant ce temps, les habitants primitifs de l'Amérique auraient pu se réfugier dans leurs forêts vierges. Massacrer « les pauvres Indiens nus », qui d'ailleurs avaient renoncé à leurs dieux, ne reposait pas dans l'intérêt des conquistadors; le bon sens demandait aux Espagnols de conserver les indigènes comme main-d'oeuvre. Bartsch avoue cependant que, pendant les 30 - 40

⁴⁴ [L. Richeome] F. Montanus, *Apologia [...] pro Societate Iesu in Gallia contra Antonii Arnaldi...*, Cracoviae 1597, pp. 224 - 227.

premières années de leur domination en Amérique, les conquistadors l'avait gouvernée d'une manière tyrannique et que Dieu punirait certainement les coupables en ce monde ou dans l'autre ⁴⁵.

Les griefs avancés à l'encontre des jésuites étaient assez facilement réfutables, d'autant plus que leurs auteurs en usaient assez nonchalamment en ce qui concerne la chronologie, disant que l'ordre avait œuvré en Amérique dès la première moitié du XVI^e siècle. On n'avancait pas d'accusations analogues contre les franciscains ou les dominicains qui y étaient venus bien avant les jésuites. Les attaques contre ces derniers étaient dues, d'une part, à l'exceptionnelle malveillance, voire hostilité, manifestée à cet ordre dans toute l'Europe protestante et dans certains milieux catholiques. D'autre part, de la conviction que la Compagnie de Jésus menait l'action missionnaire surtout dans l'intérêt de la monarchie espagnole pour laquelle elle voulait conquérir le monde entier. Les juristes malveillants pour elle mettaient même en question la légalité de la conquête de l'Amérique par les Espagnols.

Dans les disputes sur les guerres justes et injustes, souvent menées dans la République nobiliaire aux XVI^e - XVIII^e siècles, revenait assez souvent la question si la conquête de territoires étrangers était conforme au droit des nations. On avançait comme exemple négatif entre autres la conquête d'une partie de l'Amérique par l'Espagne. En parlait dans ses cours Keckermann qui affirmait que la conquête aurait pu trouver une justification uniquement dans le désir de civiliser les Indiens et de les convertir au christianisme. Comme cependant ce but est de fait étranger aux Espagnols, leur domination dans les Indes Occidentales ne saurait être justifiée. Les milieux dissidents acceptaient assez universellement ce point de vue. En 1703 s'était déroulée à Toruń une dispute publique sur la question si les Espagnols avaient eu raison de conquérir les Indes « sous prétexte de les convertir ». La conclusion était sans ambiguïté négative pour les envahisseurs ⁴⁶.

⁴⁵ F. Bartsch, *Jesuiterspiegel*, Brunsbergae 1603, pp. 106-114.

⁴⁶ Pour plus amples informations sur ce sujet, voir J. Tazbir, *La découverte de l'Amérique...*, pp. 209-211.

La discussion de ces problèmes, surtout dans les milieux protestants, découlait aussi de l'aversion qu'ils avaient, dans toute l'Europe d'ailleurs, pour l'Espagne. Seules ses possessions d'outre-mer étaient mises en question, quoique dans le même temps se fût développée l'expansion coloniale anglaise, hollandaise et française. Il s'agissait de stigmatiser l'esprit de conquête espagnol dans lequel certains dissidents polonais voyaient une analogie avec le développement de l'Etat Teutonique (semblablement d'ailleurs, surtout en Prusse Royale, les jésuites étaient comparés aux chevaliers Teutoniques).

Cela restait en conformité avec la fonction dévolue aux connaissances sur l'Amérique dans l'Europe moderne. L'information exacte, indispensable pour le soldat, le marchand ou l'administrateur, intéressait peu les profanes qui n'avaient jamais mis pied à bord d'un navire. Dans les belles-lettres et les écrits d'opinion, à ce savoir se substituait « le mythe du Nouveau Monde, le mythe de l'Indien, le mythe de l'Européen dans le Nouveau Monde. A vrai dire, les mythes étaient doubles, car sur chaque question se manifestaient des points de vue contradictoires. L'Amérique en effet n'était qu'un prétexte dans la lutte idéologique qui se déroulait dans l'Europe de ce temps »⁴⁷. Elle était devenue, d'une part, un grand symbole auquel chacun donnait un autre sens, de l'autre, une source de lectures intéressantes, un remède très efficace, comme dans le cas de la noblesse polonaise, à l'ennui de l'existence rurale.

Sous ce rapport, la Pologne ne se distinguait en rien dans le contexte de l'Europe de ce temps, dont les habitants ne pouvaient au départ se rendre compte des effets multiaspectuels et compliqués des grandes découvertes. Indépendamment des rapports économiques, qui constituent un sujet absolument à part, cette influence s'est aussi manifestée dans la conscience sociale. La chose est cependant venue beaucoup plus tard. L'Espagne était ici, pour des raisons compréhensibles, une exception, mais aussi bien pour la France que pour l'Italie ou l'Angleterre du XVI^e siècle, on ne saurait faire valoir une influence importante de la découverte des Indes Occidentales sur la mentalité. Dans les

⁴⁷ A. Maczak, *Pióro pisze Troja...* [La plume écrit Troie...], « Kultura », 1969, n^o 17.

publications de l'époque, la thématique américaine n'occupait pas beaucoup de place : la véritable découverte de l'Amérique par l'opinion française a eu lieu avec un siècle de retard, dans les premières années du XVII^e siècle⁴⁶. Entre 1480 et 1609, sur quatre livres consacrés à l'Asie et à la Turquie il n'y en avait qu'un traitant du Nouveau Monde.

Des disproportions plus grandes encore dans les intérêts portés à ces sujets devaient apparaître dans la République nobiliaire, celle-ci se sentant directement menacée par la Sublime Porte et n'entretenant pas de contacts commerciaux directs avec l'Amérique. Néanmoins ce qui se passait dans l'autre hémisphère commençait à imprimer des traces dans la mentalité de l'ancienne Pologne. Si en effet les polémistes catholiques soulignent que la riche moisson missionnaire récoltée en Amérique et en Asie est une compensation des pertes subies par l'Eglise au résultat de l'extension de la Réforme, l'on affine à une première conception universelle associant en un tout l'histoire des trois continents. La propagation sur ces continents du catholicisme constituait un argument en faveur du caractère universel de cette confession, au contraire des Eglises réformées, et, ce qui s'ensuit, de la vérité de la mission proclamée par Rome.

Les succès militaires et missionnaires du blanc sur les autres continents servaient, également en Pologne, comme on l'a déjà indiqué, à l'enracinement de l'eurocentrisme à son stade précoce. Avec cela allait de pair le manque de compréhension, en ce temps général, pour les valeurs immanentes des cultures découvertes avec la conquête de l'Amérique ou l'exploration de vastes étendues de l'Asie. Ces civilisations, en tant que païennes et barbares à la fois, étaient considérées comme ne méritant pas d'être perpétuées, ou se prêtant tout au plus à l'adaptation (à proprement parler à être civilisées).

La condamnation des conquistadors espagnols et catholiques, si fréquente surtout en Prusse Royale, n'empêchait pas l'apparition, justement dans cette province, de projets de conquêtes outre-océaniques. Il suffit de rappeler que le même Hans Mochinger

⁴⁶ A. Dupront, *Espace et Humanisme*, « Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance », vol. VIII, 1946, p. 7.

(† 1652), professeur de rhétorique au Gymnase académique de Gdańsk, qui avait violemment critiqué la politique de conquêtes de l'Espagne, s'exprimait avec considération sur l'idée même de « créer des Etats coloniaux ». Dans une oeuvre dramatique présentée à Toruń à la charnière des XVII^e et XVIII^e siècles, était discutée la possibilité de créer en Amérique une colonie en y fondant une « Nouvelle Pologne »⁴⁹.

Une telle initiative venait cependant des seuls milieux bourgeois⁵⁰. Chez les nobles par contre, les nouvelles sur la découverte de l'Amérique, les lointaines expéditions d'outre-mer, les conquêtes, contribuaient à conforter la conviction sur la supériorité de la vie du propriétaire foncier casanier par rapport à la condition toute de dangers du navigateur et de l'explorateur⁵¹. Il y en avait peu parmi les nobles qui eussent désiré imiter les conquistadors. Ce n'est pas en vain que l'on remerciait Joachim Bielski, fils de Marcin et continuateur de sa *Chronique...*, de pouvoir apprendre, tout en restant tranquillement chez soi :

Ce qui se passe en Asie et dans les pays nordiques,
En Europe, en Afrique et chez les Perses puissants...⁵²

La lecture intéressante était un excellent substitut aux lointains voyages et l'on n'avait nulle envie de la confronter à la réalité, de vérifier si cette Amérique exotique était vraiment « pleine d'étrangetés ».

(Traduit par Lucjan Grobelak)

⁴⁹ J. Tazbir, *Zainteresowanie Nowym Światem...*, p. 40.

⁵⁰ Des impulsions avaient pu être données par le duc Jacques de Courlande, vassal de la République nobiliaire, dont les entreprises coloniales avaient partiellement été couronnées de succès au milieu du XVII^e s. : cf. O. H. Mattiesen, *Die Kolonial- und Überseepolitik der kurländischen Herzöge im 17 und 18 Jahrhundert*, Stuttgart 1940, *passim*.

⁵¹ Cf. J. Tazbir, *Spotkania z historią [Rencontres avec l'histoire]*, Warszawa 1986, pp. 125 et suiv. : *Zeglarz i podróżnik w literaturze staropolskiej [Le navigateur et le voyageur dans la littérature de l'ancienne Pologne]*.

⁵² « Archiwum do dziejów literatury i oświaty w Polsce », vol. X, 1904, p. 27.